

Études littéraires africaines

Vers une traduction postcoloniale ?

Dominique Chancé and Alain Ricard



Number 34, 2012

Traductions postcoloniales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018472ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018472ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chancé, D. & Ricard, A. (2012). Vers une traduction postcoloniale ? *Études littéraires africaines*, (34), 5–7. <https://doi.org/10.7202/1018472ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

VERS UNE TRADUCTION POSTCOLONIALE ?

Si la traduction n'a pas été totalement absente du monde colonial, elle ne fut guère utilisée que dans un sens. Dans la mise en ordre des Empires, dans l'organisation du commandement, cette pratique n'était qu'un instrument, porté par la corporation des interprètes. Traduire des textes et les éditer étaient le fait des Missions chrétiennes, engagées dans une traduction unidirectionnelle en quelque sorte par définition, chargée de traduire ce qui se présentait comme texte révélé. Si, curiosité assez rare, des textes africains ont été traduits à l'époque coloniale, c'est en substituant, à travers mutations et amputations, la représentation du monde des dominants à celle d'un autre dont ces derniers ne saisissaient ou ne respectaient pas la vision. On ne peut que déplorer cette lacune, marque d'une répression, d'un refoulement des langues indigènes, qui rend difficile aujourd'hui de comprendre l'histoire culturelle de l'Afrique des deux derniers siècles.

Une « traduction postcoloniale » définirait donc un autre cadre institutionnel, le choix d'autres pratiques, encouragerait des dynamiques de dialogue. Ainsi, dans le monde d'après 1994, l'afrikaans a perdu son statut privilégié en Afrique du Sud. Antje Krog, poète sud-africaine qui a couvert en tant que journaliste les auditions de la Commission Vérité et Réconciliation, a compris, grâce à cette expérience, combien la traduction était essentielle pour reconnaître et respecter une souffrance qui devait d'abord se dire avec ses propres mots. Son expérience, dont témoigne le livre d'Alain Ricard, *Le Sable de Babel*, publié chez Karthala en 2011, a inspiré notre réflexion.

La journée d'étude qui s'est tenue à Bordeaux en avril 2011 dans le cadre d'un séminaire de LAM (Les Afriques dans le Monde), et dont le dossier proposé ici réunit les contributions, a eu pour projet, en effet, de considérer la pratique de la traduction à partir de quelques exemples précis. Nathalie Carré, que nous avons invitée à partager notre réflexion bien qu'elle n'ait pas assisté à la journée de Bordeaux, décrit, à titre de précieux repère, ce que fut la pratique de la traduction au temps de la colonie. Elle souligne comment, à travers la traduction, ce sont les systèmes mis en place par les langues qui entrent en concurrence, celui du traducteur tendant à nier la manière spécifique dont l'autre appréhende le monde et le découpe. Les questions que se pose Xavier Garnier, partant de son expérience de traducteur de *Nagona* et *Mzingile* du romancier tanzanien Euphrase Kezilahabi, tiennent compte, précisément, de

6)

ces différences conceptuelles, y compris en ce qui concerne les imaginaires des langues qui interfèrent dans l'acte du traducteur. Les présupposés de clarté, par exemple, qui accompagnent notre représentation du français, résistent-ils à la lecture d'un texte mystérieux par sa poésie ?

Cette contradiction entre des langues et des imaginaires différents, nul plus que Jean Joseph Rabearivelo ne l'a vécue, puisqu'il s'est auto-traduit, et, comme les manuscrits le révèlent, qu'il l'a fait dans les deux sens. Claire Riffard analyse cette pratique « créatrice » d'une traduction demeurée à ce jour comme un modèle original et fécond, de la critique des traductions à sens unique des Européens aux auto-traductions et à la pratique d'un bilinguisme grâce auquel les langues entrent en un dialogue intime.

Didier Galibert montre toutefois que la diglossie, loin de ce rare échange créatif, est demeurée comme une plaie vive, dans un Madagascar qui hérite des préjugés et des clivages du monde colonial. Aussi bien dans les pratiques politiques et l'expression publique que dans l'écriture personnelle d'écrivains, sur plusieurs générations, les ambiguïtés se sont pérennisées, malgré des stratégies d'esquive, de négociation subtile ou de transgression.

Dans le contexte postcolonial, des artistes originaux, comme Amos Tutuola au Nigeria, ont fait vaciller – parfois sans le vouloir – le modèle européen auquel ils étaient par force confrontés et en ont montré les limites. Le traduire aujourd'hui, ce serait essayer de maintenir la charge subversive de son écriture dans un tout autre monde. Cependant, Dominique Chancé s'est interrogée sur une traduction qui, sensible à cette dimension transgressive, dans une vision euro-centrée, ignore peut-être la poésie de l'auteur, sa capacité à écrire au sein de sa propre norme linguistique et culturelle.

Abraham Brahim examine, précisément, la spécificité d'une traduction qui tiendrait compte d'une oralité supposée originelle dans de nombreux textes africains, et qui s'appuierait sur des particularismes culturels et linguistiques africains. Son examen critique prend pour point de départ les notions complémentaires de « palimpseste africain » (*African palimpsest*, de Chantal Zabus, 1991), de « traduction inconsciente » (« *innerliche Übersetzung* », Khady Fall, 1996), de « tiers-texte oral » (« *der dritte Text* », Shaban Mayanja, 1999) et de « texte implicite africain » (« *African Subtext* », Waltraud Kolb, 2009) dont il interroge la validité.

Enfin, pour renouveler notre imaginaire du traduire, Myriam Suchet s'intéresse à la statue du roi requin Gbgéhanzin exposée au

Musée du quai Branly. Mettant en question la représentation de la traduction comme un « pont » permettant de passer d'une source à une cible, conception qui renforce les conceptions homogénéisantes de l'identité et les oppositions binaires, elle suggère une approche traductologique qui permet d'imaginer des dispositifs pour accompagner une réception polyphonique et hétérolingue de l'œuvre, notamment grâce à l'outil hypermédia.

Nous espérons que ces contributions, qui mettent en lumière les héritages ou les séquelles des contradictions et clivages coloniaux dans la relation entre les langues, permettront de dessiner les perspectives d'une « traduction postcoloniale », d'en analyser les difficultés et les ambiguïtés, d'en définir les orientations et les conditions.

■ Dominique CHANCÉ & Alain RICARD